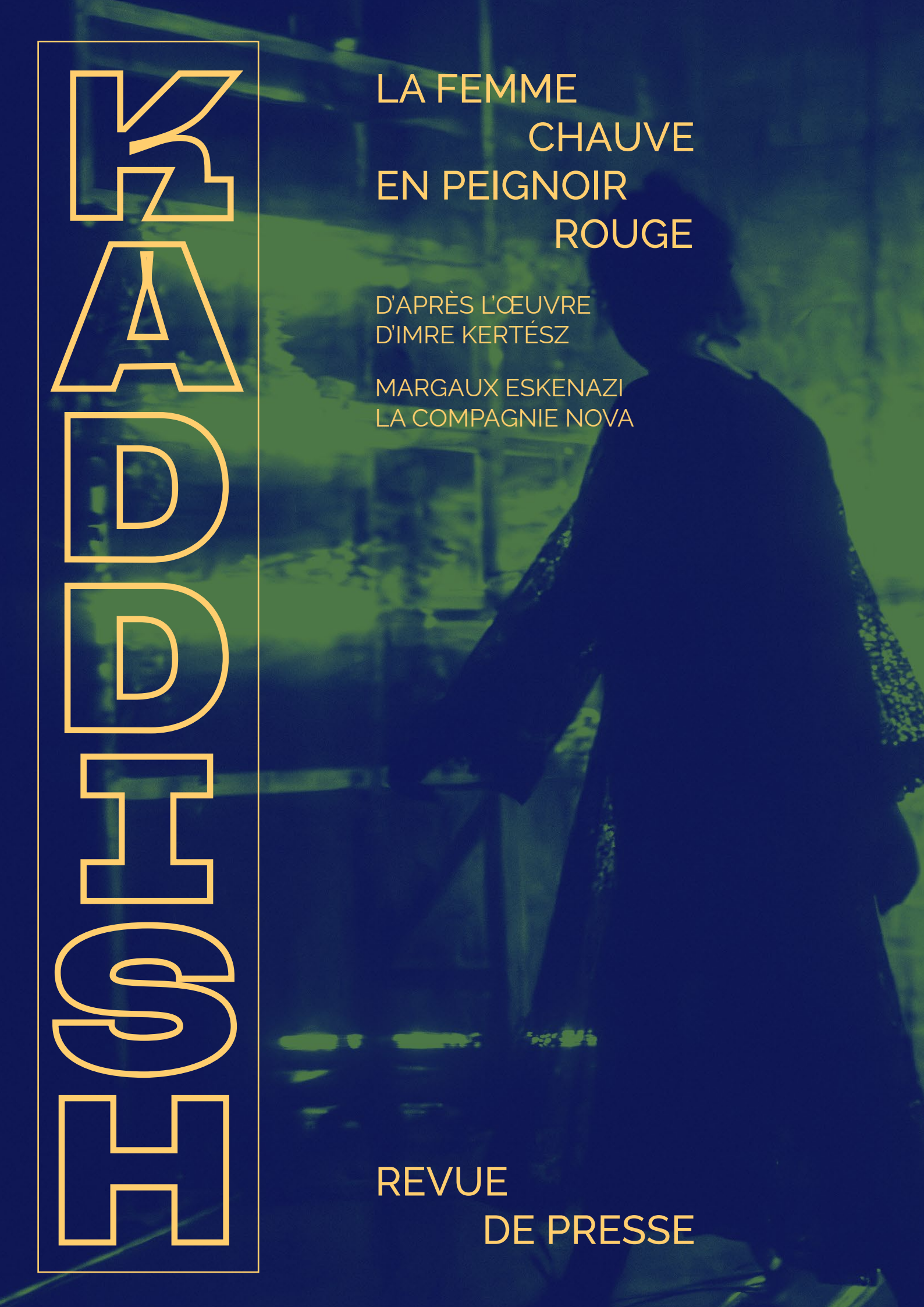
KADDISH

LA FEMME CHAUVE EN PEIGNOIR ROUGE

D'APRÈS L'ŒUVRE
D'IMRE KERTÉSZ

MARGAUX ESKENAZI
LA COMPAGNIE NOVA



REVUE
DE PRESSE

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge
Revue de presse

Le Monde

« La puissance pacificatrice du langage : c'est par ce salutaire rappel que s'ouvre une captivante déambulation de trois heures trente (avec entracte) tricotant les liens entre les doutes identitaires de Margaux Eskenazi, les raisons d'être là de ses sept formidables interprètes (parmi lesquels le musicien Malik Soarès) et la vie de Kertész, dont plusieurs livres sont évoqués au fil de belles, voire très belles, séquences d'un jeu en fondu enchaîné.» **Joëlle Gayot**

Télérama

« TTT - La metteuse en scèneporte un regard humaniste qui aide à penser l'avenir, sans détourner les yeux del'instrumentalisation du sujet par les politiques d'extrême droite au pouvoir, en Hongrie comme en Israël. » **Tiphaine Le Roy**

Libération

« En ouvrant grand son plateau aux vents de l'histoire, à la pluralité des voix et des registres de tons, de jeu et d'incarnation, Margaux Eskenazi ne fait pas seulement preuve de sa grande maîtrise. Elle donne une réponse, par la forme, aux questions qui la taraudent. » **Aïnhoa Jean-Calmettes**

Les Inrockuptibles

« Une bouleversante épopée où le geste d'une réflexion politique s'ancre aux profondeurs de l'humain. » **Patrick Sourd**

COUPS D'ŒIL coupsdoeil.fr

« Margaux Eskenazi signe une fresque théâtrale magistrale, traversant plus de 80 ans d'histoire européenne et dresse une tribune contre les totalitarismes. » **Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**

Les Echos

« Elle signe un vaste patchwork théâtral, confrontant la littérature à l'intime, le passé au présent, avec une troupe d'interprètes ardents. » **Philippe Chevilley**

sceneweb.fr l'actualité du spectacle vivant

« *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge* mêle une réflexion dense et hautement intéressante à une forme théâtrale toujours aussi pleine de simplicité, de sens et de plaisir. » **Éric Demey**

cult. news

« *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge* est une incontestable réussite : le plaisir du spectacle n'empêche nullement à la pensée de se déployer, qui nourrit à son tour la théâtralité de la pièce. Elle montre la virtuosité de son autrice, qui mêle avec justesse des émotions et des procédés a priori antagonistes. S'il est une œuvre à voir en ce début de printemps, sans doute est-ce celle-là.» **Julia Wahl**

Le Monde

Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Margaux Eskenazi offre un destin théâtral à Imre Kertész

Après son triptyque consacré aux amnésies coloniales, la metteuse en scène cisèle avec souplesse une dramaturgie autour de l'écrivain juif hongrois.



© Loic Nys

Il est imperceptible mais réel, le frisson de l'attente qui parcourt les rangs du public. Et qui se manifeste dès les premières minutes de *Kaddish. La femme chauve en peignoir rouge*, un spectacle impressionnant de profondeur que met en scène, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), Margaux Eskenazi d'après l'œuvre de l'écrivain juif hongrois Imre Kertész (1929-2016), prix Nobel de littérature 2002. Un spectacle percuté de plein fouet par le sort imminent d'une Hongrie livrée au vent mauvais des extrémismes, ou qui saura s'en délivrer, par son vote, le 12 avril 2026.

Seul, en pleine lumière, devant un tableau blanc, l'acteur Michael Charny démontre la proximité de l'hébreu et de l'arabe, en quelques cas linguistiques imparables. La puissance pacificatrice du langage : c'est par ce salutaire rappel que s'ouvre une captivante déambulation de trois heures trente (avec entracte) tricotant les liens entre les doutes identitaires de Margaux Eskenazi, les raisons d'être là de ses sept formidables interprètes (parmi lesquels le musicien Malik Soarès) et la vie de Kertész, dont plusieurs livres sont évoqués au fil de belles, voire très belles, séquences d'un jeu en fondu enchaîné.

Déporté à 15 ans, en 1944, à Auschwitz, transféré à Buchenwald, habitant d'un Budapest soumis pendant quarante ans à la dictature communiste, Imre Kertész est le dibbouk de Margaux Eskenazi. Elle l'écoute, il l'inspire, elle le révèle par bribes. Elle raconte les tâtonnements d'un homme qui a dû se construire sur les ruines de l'Holocauste, comprendre qui il était et ce qu'il voulait après la Shoah, et faire de l'écriture le pilier de son existence

Permanentes métamorphoses

De la Hongrie à la France, parcourant le temps de 1945 à 2025, un va-et-vient s'amorce entre la fiction et le réel. La dramaturgie, ciselée avec souplesse, coulisse depuis l'ici et maintenant des acteurs et de la metteuse en scène jusqu'aux heures de Kertész ou des héros de ses récits. Un voyage qui se déploie au cœur d'une scénographie évolutive. Révélé par les lumières, livré au trop-plein, au saccage, au vide, à la superposition de tulles, de brouillards, de vidéos, bref, à de permanentes métamorphoses, le décor est loin d'être inerte. Il se fait maison, cabaret, bureau, salon, chambre, rues des villes, places publiques, rase campagne ou enfer sur terre.

A l'intérieur de cette toile organique s'imposent les corps des acteurs, qui, parce qu'ils semblent tous nimbés d'étranges et impalpables auras, arrachent l'action au quotidien et élèvent la scène vers le poétique. Le plateau est en émulsion, le théâtre s'y faufile comme une fleur sauvage. La littérature de Kertész est le ferment d'une représentation qui lui doit l'ampleur de son souffle. Les ouvrages feuilletés sont nombreux : *Etre sans destin*, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, *Le Refus*, *Dossier K*, *L'Holocauste comme culture*. Une immersion permise par la polyvalence des comédiens, qui interprètent plusieurs rôles : l'écrivain, ses proches, les personnages de ses romans, la famille réinventée de Margaux Eskenazi.

Cette artiste douée d'une attention sans faille aux sujets qu'elle traite, réactive au théâtre des mémoires traumatiques intimes ou collectives. Le racisme, l'antisémitisme, le colonialisme : si elle déconstruit les processus de l'histoire, c'est pour qu'en surgisse un présent habitable. De 2016 à 2022, elle a développé un triptyque consacré aux amnésies coloniales et aux poétiques de la décolonisation.

Avec Kaddish, profitant d'épisodes nés d'improvisations (dont certains, c'est dommage, sont surjoués), elle glisse sur les planches une question vertigineuse. « Si j'ai voulu faire ce spectacle, c'est parce que je voulais comprendre ce que ça voulait dire, "être juive" », affirme la comédienne qui, sous le nom de Rosa, est le clone théâtral d'une metteuse en scène prise dans un faisceau de doutes et de contradictions.

« Etre juif n'est pas plus absurde que d'être tout court », semble lui répondre Imre Kertész au bout de trois heures trente de représentation. Soit la durée d'une épopée durant laquelle beaucoup des malaises qui minent le monde depuis le 7 octobre 2023 ont été mis sur la table. Avec nuance, mais aussi avec des larmes, des rires et des rages salvatrices.

Joëlle Gayot • Publié le 11 avril 2026

Télérama

TTT - *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, un plaidoyer contre les totalitarismes

La création de la metteuse en scène Margaux Eskenazi mêle les écrits du Nobel de littérature hongrois Imre Kertész à une fresque familiale qui multiplie les allers-retours entre littérature, histoire intime, musique et théâtre documentaire



© Loic Nys

Pour sa nouvelle création, Margaux Eskenazi convoque l'écriture d'Imre Kertész, rescapé de la Shoah. Elle associe la pensée du Prix Nobel de littérature 2002 à une fiction familiale qui dévoile, à travers chaque personnage, la diversité des identités au sein du judaïsme, en France, à notre époque. Mais avant d'entrer dans le vif de son sujet, la metteuse en scène a conçu un prologue comme une initiation à la linguistique de l'hébreu, tout en proposant des incursions vers la langue arabe lorsque des similarités se font entendre à l'oreille.

Le public est invité par le comédien Michael Charny, qui dirige cette fausse leçon, à mettre les pieds dans le plat des mots qui grincent. Orienté par moments vers le vocabulaire qui décrit la déportation et les camps pendant la Seconde Guerre mondiale, autant que la politique de colonisation israélienne, le public dit à voix haute toute une série de mots évocateurs des totalitarismes, de l'antisémitisme et du racisme.

Cette entrée en matière audacieuse a l'intelligence de dissiper tout malaise alors que le sujet du judaïsme à l'époque actuelle, coincé entre les résurgences de l'antisémitisme et la violence du pouvoir israélien, demeure sensible. Mieux encore, elle pose les bases d'une connivence entre le plateau et la salle qui ne s'effrite jamais pendant les trois heures trente de cette fresque qui alimente autant la mémoire du passé que les réflexions sur l'avenir.

Fruit de sa lecture des œuvres d'Imre Kertész, de ses réflexions personnelles et d'entretiens, menés notamment en Hongrie et en Israël, Margaux Eskenazi fait évoluer sa pièce entre imaginaire et réel. Une scène de repas permet de faire entendre les divergences de vues sur la religion et ses traditions au sein d'une même cellule familiale. Ses membres entretiennent tous un rapport différent au judaïsme, qui n'est pas uniquement lié à la question générationnelle.

Les incursions dans la vie et l'œuvre de l'auteur hongrois offrent un recul historique mais aussi poétique. L'apport de la projection vidéo à certains moments prolonge le regard vers la Hongrie d'aujourd'hui. Le spectacle est dense, qui multiplie les allers-retours entre littérature, histoire intime, musique et théâtre documentaire. Mais il aide à penser le monde actuel par le détour de la fiction sans détourner les yeux de l'instrumentalisation par les politiques d'extrême droite au pouvoir, en Hongrie comme en Israël.

Tiphaine Le Roy • Publié le 20 mars 2026

Libération

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge, pièce d'identités

Dans une mise en scène riche et maîtrisée, Margaux Eskenazi questionne sa judéité en dialogue avec l'œuvre de l'écrivain hongrois Imre Kertész et souligne une identité en mouvement.



© Loic Nys

Que signifie être juif ? Alors que les extrêmes droites européennes réécrivent le passé, jouant sans vergogne la partition révisionniste, face au retour d'un antisémitisme décomplexé et aux instrumentalisations de celui-ci, cette interrogation existentielle avait tout d'un terrain miné. Pas de quoi effrayer pour autant Margaux Eskenazi qui ne cesse de confronter son théâtre au long cours aux enjeux politiques les plus épineux de l'époque. Après son triptyque consacré aux amnésies coloniales, la metteuse en scène ouvre un nouveau chantier de recherche pour questionner sa judéité en dialogue avec l'œuvre d'Imre Kertész.

Couches narratives enchâssées jusqu'au vertige

Dans *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, ce dialogue n'est pas seulement métaphorique. Convoqué sous la forme d'un dibbouk (âme errante) attaché au personnage de Rosa – double de l'autrice –, l'écrivain hongrois débarque en chair et en os. La polysémie de cette figure offre une image en miniature de la richesse du travail de Margaux Eskenazi. A elle seule, celle-ci a le pouvoir de nous plonger immédiatement dans la culture populaire ashkénaze, d'incarner, sans avoir à la souligner didactiquement, l'actualité des romans de Kertész, lui qui, revenant sans cesse à l'expérience concentrationnaire pensait « plutôt à l'avenir qu'au passé ».

Elle officie aussi comme une porte dérobée qui permet aux six comédiens de glisser, en toute fluidité, d'un rôle à l'autre, d'une couche narrative à la suivante. Enchâssées jusqu'au vertige, ces dernières sont aussi foisonnantes que plastiquement saisissantes. Nous voici tantôt invités à célébrer shabbat dans une famille contemporaine dont aucun membre ne vit son judaïsme de la même manière, tantôt immergés dans les livres du romancier, cités, lus, déclamés ou encore joués par des personnages plus ou moins rétifs à tenir leur rôle.

Ici la violence de la Hongrie communiste, là celle de la Hongrie illibérale de Viktor Orbán. Ailleurs encore, les comédiens déchirent avec délicatesse le voile de la représentation pour s'adresser à la salle à la première personne.

Nécessité du temps long et nouvelle éthique de l'attention

En ouvrant grand son plateau aux vents de l'histoire, à la pluralité des voix et des registres de tons, de jeu et d'incarnation, Margaux Eskenazi ne fait pas seulement preuve de sa grande maîtrise. Elle donne une réponse, par la forme, aux questions qui la taraudent. Face aux phrases qui, sous leurs apparences inoffensives et pleines de bon sens, ont le curieux pouvoir d'arrêter la pensée – « la situation en Israël /Palestine, c'est compliqué » –, la metteuse en scène revendique la nécessité du temps long et d'une nouvelle éthique de l'attention.

A ceux qui voudraient faire de l'identité juive – ou de l'identité tout court – un bloc monolithique et immuable, elle oppose une autre vision. Une identité comme mouvement où le passé reste parfois trop longtemps au présent, où en dépit « des chemins de transmissions déviés », d'autres filiations symboliques peuvent se nouer, où à condition d'échapper à la prison du regard de l'autre et aux assignations, un devenir peut s'inventer, en prise permanente avec la mémoire, les fantômes et l'altérité.

Par Aïnhoa Jean-Calmettes • Publié le 30 mars 2026

Les Inrockuptibles

Kaddish, Margaux Eskenazi fait dialoguer passé et présent

Convoquant l'auteur hongrois Imre Kertész, Margaux Eskenazi ajoute sa propre enquête pour peindre le tableau d'une judéité contemporaine qui la questionne.



Une jeune fille se promenant seule dans un musée la nuit s'aperçoit qu'elle a le pouvoir d'entrer dans chaque tableau. L'évocation de ce songe remontant à l'enfance semble le meilleur chemin à suivre pour s'orienter dans le spectacle. Avec *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, la metteuse en scène Margaux Eskenazi rend hommage au Nobel de littérature 2002, le Hongrois Imre Kertész. Avec son premier roman *Être sans destin*, Margaux Eskenazi évoque le récit autobiographique de l'expérience concentrationnaire de celui qui fut déporté à l'âge de quinze ans à Auschwitz. Elle témoigne de son existence dans la Hongrie communiste d'après-guerre à travers *Le Refus*. Réunissant un vaste corpus d'écrits et d'entretiens, elle s'inspire de son dernier opus *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1990), pour titrer le spectacle.

Dans l'intime domestique d'un séjour se dresse une immense bibliothèque aux étagères remplies d'archives, la metteuse en scène et sa troupe usent de toutes les magies du théâtre pour nous entraîner sur les traces d'Imre Kertész.

Rappelant le discours de réception du "*j'ai l'impression qu'en pensant à l'effet traumatisant d'Auschwitz, je touche les questions fondamentales de la vitalité et de la créativité humaines, et en pensant ainsi à Auschwitz, d'une manière peut-être paradoxale, je pense plutôt à l'avenir qu'au passé*", Margaux Eskenazi prolonge la pensée de l'auteur d'une enquête personnelle sur l'état de la judéité au présent. Elle précise, "*Dans une démarche qui m'est chère, celle de l'autofiction, le moment est venu pour moi, en lien avec une actualité brûlante, de plonger dans les identités multiples – et problématiques – du judaïsme : du juif de la diaspora au juif israélien, en essayant de développer ce qui me semble aujourd'hui un paradoxe : une pensée juive française décoloniale*".

Voyage dans le temps et dans l'espace

La soirée ouvre sur une leçon d'hébreu pour nous rappeler le sens de Kaddish ; la prière des morts, où faire le récit de la légende du Dibbouk ; une âme errante qui vous habite tant qu'elle ne trouve la paix. Cette introduction est aussi une opportunité pour annoncer avec humour le programme. "*Vous allez assister au spectacle d'une metteuse en scène qui est persuadée d'être habitée par le fantôme d'un romancier hongrois, on pourrait dire qu'il est comme son Dibbouk. Ce soir, entre son histoire à elle et son histoire à lui, nous allons voyager dans le temps et dans l'espace*". Une bouleversante épopée où le geste d'une réflexion politique s'ancre aux profondeurs de l'humain.

Par Patrick Sourd • Publié le 9 avril 2026

COUPS D'ŒIL
coupsdoeil.fr

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge : Question(s) d'identité

Interrogeant sa judéité à travers l'œuvre de l'écrivain hongrois Imre Kertész, Prix Nobel de littérature en 2002, Margaux Eskenazi signe une fresque théâtrale magistrale, traversant plus de 80 ans d'histoire européenne et dresse une tribune contre les totalitarismes.



© Loic Nys

Face au public, Michael Charny endosse le rôle d'un maître de cérémonie un brin clownesque. Feutres de couleur en main, tableau blanc pour seul appui, il introduit le spectacle en installant une relation directe avec la salle. Il propose une initiation à la langue hébraïque, dans un équilibre entre approche pédagogique et décalage assumé.

La langue devient le point de départ. Il en explore les glissements, les frottements, les ambiguïtés. Il rappelle avec précision les racines communes de l'hébreu et de l'arabe, deux langues sémitiques construites sur une même architecture. À partir de là, les mots circulent, se répondent et setransforment.

Les associations font apparaître des filiations (in)attendues – colonies de vacances et colonisation, décentralisé et camp de concentration. Le jeu fonctionne, les rires fusent, parfois traversés d'un léger trouble. Peu à peu, l'écoute se resserre. Derrière ces rapprochements émergent des réalités plus lourdes – conflits, antisémitisme, violences politiques contemporaines, montée des extrémismes. L'espace du spectacle se précise.

Rituels familiaux

Sans temps mort, le plateau prend vie. La grande bibliothèque du fond, qui sert de décor, se transforme en salon. Dans une vitrine, quelques objets – un chandelier à sept branches – définissent la situation. Ce soir, c'est shabbat. La famille se retrouve, met la table, rejoue les rituels. Mais derrière la tradition, les tensions affleurent. Les manières de croire, de pratiquer, de transmettre s'opposent, parfois frontalement.

Autour de la grand-mère (Milena Csergo), au franc-parler et à l'humour acéré, la famille tente de tenir ensemble. Le père, quitté par sa femme, s'est réfugié dans une pratique religieuse stricte et sa collection de trains miniatures. Face à ce repli et à son incapacité à communiquer, les deux enfants cherchent leur place et s'opposent. L'aîné (Raphaël Naasz), en retrait, convaincu de ne pas être aimé, invite un ami, Barthélémy (Lazare Herson-Macarel), extérieur au cercle. La cadette (Armelle Abibou), elle, s'agace d'être reléguée aux tâches ménagères. Les positions se dessinent, les déséquilibres persistent. La scène fait apparaître, sans insister, une pluralité de rapports au judaïsme aujourd'hui en France, entre contradictions, ajustements et lignes de fracture.

L'arrivée de Rosa (Kenza Laala) – tante rock, double gouailleuse de la metteuse en scène – redistribue les cartes. Artiste à la recherche des traces hongroises de sa famille, elle prépare le spectacle auquel on assiste. Sa présence électrique modifie les rapports. Entre rires et larmes, entre introspection et questionnement, la question identitaire s'impose. Que signifie être juif aujourd'hui ? Et que faire de sa judéité ?

Circulations des temps et des lieux

Margaux Eskenazi construit le spectacle par strates. Les récits se croisent, se percutent, se superposent. De l'auto-fiction aux fragments de l'œuvre d'Imre Kertész, des prises de parole directes à un dialogue imaginaire entre son double et l'auteur hongrois Prix Nobel de littérature 2002, elle compose une fresque qui oscille entre passé et présent, et dessine un parcours initiatique et réflectif de Paris à Budapest, avec des détours par Israël.

Les passages s'enchaînent avec netteté, sans rupture marquée. Le spectacle avance ainsi par glissements successifs. Le décor accompagne ce mouvement. Un même espace se reconfigure en permanence : salon, archives, bureau, seuil spectral d'un camp de concentration. Ces bascules permettent de faire coexister plusieurs temporalités. L'histoire ne reste pas à distance, elle infiltre écriture, mise en scène et mise en abîme.

Le collectif

La troupe constitue l'un des axes du projet. Les interprètes circulent entre les rôles, glissent d'une figure à l'autre. L'ami serviable, porteur d'une faute silencieuse, devient le fantôme d'Imre Kertész. Le petit-fils endosse la figure de György Köves, double littéraire de l'auteur. La grand-mère se transforme en Albina, compagne de plus de trente ans de ce dernier. Les registres varient, sans recherche d'unité de ton. Les présences se répondent, parfois s'opposent. De cette diversité naît une véritable épaisseur de jeu.

Le texte circule entre eux, se partage, se transforme selon les corps et les voix. Le travail collectif s'impose et fait émerger des points de vue multiples, des manières différentes d'habiter le monde. Lorsque les comédiens et comédiennes prennent la parole en leur nom propre, le spectacle se déplace. Ils évoquent leur rapport à la judéité à partir de leurs trajectoires, leur éducation, leurs racines. Ces moments introduisent du réel sans rompre avec la fiction. Ils ouvrent le champ, déplacent encore le regard.

Kertész en fil conducteur

L'œuvre d'Imre Kertész traverse le spectacle de part en part. Elle n'est jamais convoquée comme un simple appui, mais pleinement intégrée à la matière scénique. Sa présence infuse, accompagne Rosa, devient un interlocuteur qui déplace, contredit, relance. Au fil du spectacle, ce dialogue gagne en densité, met les certitudes à l'épreuve, ouvre des zones de doute.

L'auteur hongrois, que le régime actuel tend à invisibiliser l'œuvre, a écrit depuis cette expérience fondatrice des camps, où l'identité s'impose par la violence de l'histoire. Cette tension irrigue le travail de Margaux Eskenazi. Elle traverse les prises de parole, affleure dans les silences. La question de l'appartenance reste en mouvement, sans réponse arrêtée.

Les fragments de ses textes modulent le rythme, déplacent l'écoute, ouvrent des espaces de pensée. Les projections vidéo prolongent cette perspective, du côté de la Hongrie contemporaine, où le pouvoir de Viktor Orbán s'emploie à remodeler le récit national, notamment sur la période nazie. Un écho direct aux enjeux actuels que le 7 octobre, les terribles représailles qui s'en sont suivis, le génocide à gaza, la guerre en Iran et au Liban ne cessent de mettre à vif.

Tenue du temps

La durée – près de quatre heures – devient un élément structurant. Le spectacle tient cette amplitude sans dispersion. Le temps file, sans suspension ni temps mort. Il avance avec constance, porté par la variété des formes et l'engagement des interprètes. Margaux Eskenazi aborde des questions sensibles sans simplifier. Elle laisse apparaître tensions, contradictions, zones d'incertitude. Elle ouvre des espaces de réflexion, sans refermer le débat, en plaçant chacun face à sa responsabilité. Personne n'est comptable des actes d'un autre, quels que soient les liens religieux ou familiaux. Aucune violence n'en justifie une autre.

Kaddish affirme ainsi une écriture scénique pleinement maîtrisée. L'autrice et metteuse en scène s'impose comme une voix importante de la scène contemporaine. Un théâtre qui articule pensée et incarnation, et fait du plateau un lieu de confrontation, de déplacement et de transformation des récits.

Par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore • Publié le 25 mars 2026

Les Echos

L'audacieux *Kaddish* de Margaux Eskenazi au TGP de Saint-Denis

La metteure en scène s'empare de l'œuvre du prix Nobel hongrois, rescapé de la Shoah, Imre Kertész, pour explorer les questions de la judéité et de l'identité. Elle signe un vaste patchwork théâtral, confrontant la littérature à l'intime, le passé au présent, avec une troupe d'interprètes ardents.



© Loic Nys

Margaux Eskenazi aurait pu se contenter d'adapter l'œuvre d'Imre Kertész (1919-2016) pour la scène, ce qui déjà, n'est pas une mince affaire en soi. Son *Kaddish*, à l'affiche du TGP de Saint-Denis, affiche plus d'ambition encore, en offrant une vaste réflexion sur l'identité juive et l'identité tout court. Ce spectacle composite de trois heures et demie confronte la littérature et l'intime, l'histoire passée et présente, le point de non-retour de la Shoah et les désastres géopolitiques d'aujourd'hui.

Après une leçon d'hébreu… et d'arabe, en guise de prologue, la metteure en scène nous transporte dans la ville natale du prix Nobel, Budapest, où son double, Rosa, visite le quartier juif, recueille des témoignages sur la Hongrie d'Orban. On la retrouve bientôt en France, rejoignant un repas de famille agitée, au cours duquel elle confie son intention d'écrire un spectacle sur Kertész, devenu son obsession, son « Dibbouk ».

Prononcer son nom suffit à faire apparaître son fantôme. Puis à décliner des extraits de ses écrits. Les proches de Rosa - formidable Milena Csergo dans le rôle de la mère - vont se mettre dans la peau des personnages de l'écrivain rescapé de la Shoah. Les psychodrames familiaux contemporains vont ainsi ponctuer les scènes marquantes des livres de Kertész. Pour corser l'affaire, les comédien(e)s vont tour à tour sortir de leurs rôles, pour évoquer à l'avant-scène leur propre rapport à l'identité.

Bousculer les conventions

La vaillante distribution réunie par Margaux Eskenazi bouscule les conventions : c'est une actrice arabe, Kenza Laala, qui incarne Rosa la metteure en scène juive, une actrice noire et goy, Armelle Abibou, qui campe la nièce de Rosa et la mère de Kertész. Frère ultra-religieux de Rosa et ardent défenseur du sionisme à la scène, le comédien israélien Michael Charny est à la ville en rupture de ban radicale avec son pays d'origine. Quant au musicien nomade virtuose Malik Soarès, il se coule dans la peau du Juif errant.

Cet audacieux patchwork pourrait s'avérer confus, il n'en est rien. Dans un décor évolutif malin fait de meubles mobiles et d'étagères d'archives, l'œuvre humaniste de Kertész se révèle à l'aune d'aujourd'hui : l'insoutenable détachement du jeune héros d'*Etre sans destin*, déporté (comme lui) à 15 ans à Auschwitz, le refus du communisme, le rejet de l'assignation.

Et ce sont bien ces fils tressés de la littérature et de l'affirmation d'une identité plurielle qui donnent sa force au *Kaddish* de Margaux Eskenazi. Rebattre les cartes des origines, faire un sort à l'essentialisation, bâtir sa propre identité. Et laisser le mot de la fin à Kertész : « *Nous devons aimer comme nous le pouvons.* »

Par Philippe Chevilley • Publié le 9 avril 2026

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Margaux Eskenazi poursuit son exploration de l'identité juive

Après le coup d'essai, le coup de maître ? Un an après un spectacle monté avec la Belle Troupe des Amandiers, Margaux Eskenazi continue avec sa compagnie Nova son travail autour de l'œuvre d'Imre Kertész. *Kaddish, la femme chauve en peignoir* rouge mêle une réflexion dense et hautement intéressante à une forme théâtrale toujours aussi pleine de simplicité, de sens et de plaisir.



© Loic Nys

Qu'est-ce qu'être juif ? Qu'est-ce que se sentir juif ? En quoi consiste ce qu'on nomme « la judéité » ? Le *Kaddish* de Margaux Eskenazi place en son cœur ces interrogations portées par toute l'œuvre d'Imre Kertész, écrivain juif hongrois nobélisé en 2002. L'œuvre d'un homme déporté à l'âge de 15 ans, traversant ensuite la dictature communiste d'un pays qui vit maintenant sous la coupe de Victor Orban, dont le régime fait tout pour effacer le souvenir de la collaboration de son pays avec le régime nazi, son vif antisémitisme d'alors, entraînant dans sa cancel culture les écrits et la figure de l'illustre écrivain – ses écrits ont, par exemple, été retirés en 2020 du programme des écoles hongroises.

L'an dernier, avec la Belle Troupe de Nanterre-Amandiers, Margaux Eskenazi avait construit une première forme, très aboutie, de sa recherche autour de Kertész. Après *Kaddish, mémoires*, voici maintenant *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge*, et toujours la même envie pour l'artiste de questionner sa propre judéité en écho avec les écrits de l'écrivain hongrois.

La question revêt de nouveaux enjeux aujourd'hui, à l'heure d'une résurgence de l'antisémitisme, du nouveau tour pris par la question israélo-palestinienne et, plus largement, du chaos dans lequel s'engagent les relations internationales. Mais elle reste aussi structurellement semblable. L'écrivain hongrois devient d'ailleurs dans ce spectacle le dibbouk de la jeune artiste, une figure traditionnelle de la culture juive, sorte d'esprit qui se réincarne en elle, dont elle porte donc le souvenir et les interrogations. Enfin, plutôt le dibbouk du double fictionnel de l'artiste, le personnage de Rosa, incarné dans ce spectacle par Kenza Laala, au jeu à la fois simple et multicolore.

Jeu de doubles et de dédoublements, tout le monde ici est à la fois personnage et interprète, rôle et individu, le spectacle traversant allègrement, à de multiples reprises, la frontière entre la réalité et la fiction. Ainsi, à l'instar d'un monologue de Michael Charny, acteur d'origine israélienne, qui considère la question israélo-palestinienne de manière tranchante en cherchant à dépasser le traditionnel « c'est compliqué », *Kaddish* passe régulièrement d'un univers à l'autre, de celui d'une famille, double fictionnel de celle de Margaux Eskenazi, imagine-t-on, aux fictions de Kertész, à notre réalité contemporaine, de France, d'Israël et de Hongrie, puis à celle d'une troupe de théâtre dont la metteuse en scène, depuis ses débuts, fait en sorte qu'elle imprègne ses créations des recherches et des histoires personnelles de chacun des interprètes.

L'ensemble permet de multiplier les plans de théâtralité que Margaux Eskenazi articule brillamment entre eux, avec une fluidité et une habileté remarquables, ménageant une belle variété d'adresses, de registres de jeu, le tout avec l'accompagnement musical envoutant de Malik Soarès, figure, à la fois, du juif errant et du troubadour, qui joue des musiques du folklore yiddish et klezmer en lap steel guitar (avec la guitare sur les genoux).

Spectacle de plus de 3h30, entracte compris, dont la deuxième partie, qui approfondit la recherche personnelle de Margaux Eskenazi, gagnera peut-être à se resserrer, *Kaddish* parcourt donc la vie de l'écrivain à travers ses doubles fictionnels en suivant peu ou prou son cours chronologique. Parallèlement, avec humour souvent – comme lors de la belle leçon inaugurale sur les langues sémites menée par Michael Charny –, la famille de Rosa – son frère Adam, très religieux et ferrovipathe, sa femme absente, leur fils Gabriel qui disparaît dès qu'il peut, son copain goy, Barthélémy, qui a quelque chose à se faire pardonner, leur fille Judith qui recolle les morceaux et la grand-mère qui ne raconte rien de son passé, mais veut se faire enterrer en Israël où elle n'a jamais mis les pieds – déploie quelques échantillons ordinaires de rapport à la judéité, qui peut être à la fois tout et rien, mais reste l'inamovible toile de fond d'êtres qui, s'ils ne souhaitent pas s'en saisir, sont de toute façon rattrapés par elle, comme on l'est tous par sa famille. Cette stimulante et joyeuse réflexion embrassant bien sûr au-delà de la passionnante question de la judéité celle, qui ne l'est pas moins, de l'identité.

Par Eric Demey • Publié le 8 avril 2026

cult.
news

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge : Margaux Eskenazi sur les traces de Kertész



© Loic Nys

L'histoire commence par un kiddouch. Celui qui va unir ce vendredi soir Adam, ses enfants Judith et Gabriel, sa mère Lili et l'ami de Gabriel Barthélémy. Et, surtout, la tante Rosa, metteuse en scène de son état, qui prépare une pièce sur Imre Kertesz. Pourquoi travailler sur cet écrivain « dépressif », demande la grand-mère avec son franc-parler habituel ? Le monde est assez dur, on a besoin de gaieté. Frères et sœurs, comme à tout repas de famille, se disputent. Le sujet des controverses tourne, finalement, toujours autour de la même question : qu'est-ce qu'être juif·ve ?

Explorations et interrogations

Les réponses sont par essence multiples. Dans *Kaddish*, elles prennent aussi une multiplicité de formes : celle des mots que prononcent sur scène les différents personnages, mais aussi le corps des différentes figures qui les hantent à la manière de dibbouks, comme ce « Juif errant », joué par le musicien Malik Soarès entre deux accords. C'est sans doute cette errance identitaire, plus que toute tentative de graver dans le marbre une définition du judaïsme, qui intéresse Margaux Eskenazi dans le travail de l'écrivain hongrois.

Mais la metteuse en scène est aussi amoureuse des mots d'Imre Kertesz. Aussi trouve-t-elle un subterfuge pour les faire entendre sur scène. Son personnage scénique, joué par Kenza Laala, dialogue avec le grand auteur, qui se laisse à citer ses propres textes, avec distance ou sérieux selon le moment. La précision du travail dramaturgique évite l'écueil de la simple juxtaposition entre les passages empruntés à Kertesz et ceux de la main de Margaux Eskenazi. L'on passe au contraire sans césure apparente d'un univers à l'autre.

Un heureux métissage

Les acteurs et actrices jouent à la fois les membres de cette famille qui s'apprête à célébrer shabbat et les personnages issus de *Être sans destin* ou de *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*. Mais iels ont également chacun et chacune un moment où iels parlent en leur propre nom, assumant un propos politique ancré dans leur expérience personnelle. Leur présence scénique extrait ces tirades de la simple confidence anecdotique et leur confère une puissance universelle. Les témoignages ne relèvent ainsi nullement du théâtre documentaire, mais bien plutôt de l'incarnation – au sens étymologique de « présence charnelle » – des questions posées par la pièce.

Pour autant qu'elle soit empreinte de réflexions angoissées sur la marche actuelle du monde, cette exploration du travail de Kertesz accorde une large place à l'humour. Le personnage de la grand-mère, qui se moque de son fils trop rigoriste ou de sa fille hantée par la Hongrie, y est pour beaucoup. La voix et le corps que lui prête Milena Csergo participe de la réussite du personnage. Celui de Kertesz lui-même, empreint d'autodérision, participe à cette réunion du comique et du sérieux.

Le choix et le plaisir de la théâtralité

Outre cette épaisseur dramaturgique qui permet à l'autrice de mêler ses mots à ceux de son auteur préféré, cette pièce brille aussi par sa théâtralité assumée. Le travail de la vidéo est à saluer : des images de Budapest, prises lors du voyage de la tante Rosa sur les traces de Kertesz, jouent avec la scénographie plus qu'elles ne l'envahissent. L'immense bibliothèque débordant de boîtes à archives devient un écran qui résiste à la projection, modelant celle-ci plus qu'elle n'est modelée par elle.

De leur côté, les extraits de Kertesz que Margaux Eskenazi a choisis se situent volontiers dans des espaces voués au spectacle, comme le cabaret Sissi. Il suffit ainsi d'un simple changement de nappe pour qu'une table, d'un autel rituel se transforme en scène de music-hall. L'on devine ainsi dans ce *Kaddish* un grand plaisir des décors et des costumes, jusqu'à cette apothéose finale qui donne à la pièce son sous-titre : cette fameuse « femme chauve au peignoir rouge », qui fait image, grâce au jeu de Kenza Laala.

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge est une incontestable réussite : le plaisir du spectacle n'empêche nullement à la pensée de se déployer, qui nourrit à son tour la théâtralité de la pièce. Elle montre la virtuosité de son autrice, qui mêle avec justesse des émotions et des procédés a priori antagonistes. S'il est une œuvre à voir en ce début de printemps, sans doute est-ce celle-là.

Par Julia Wahl • Publié le 15 avril 2026



CONTACTS

DIRECTION ARTISTIQUE
Margaux Eskenazi

ADMINISTRATION ET PRODUCTION
Emmanuelle Germon
+33 (0)7 62 57 97 64 • production@lacompagnienova.org

PRESSE
Nathalie Gasser
+33 (0)6 07 78 06 10 · gasser.nathalie.presse@gmail.com

DIFFUSION
Gwénaëlle Leyssieux
+33 (0)6 78 00 32 58 · gwenaelle@labelsaison.com

www.lacompagnienova.org